





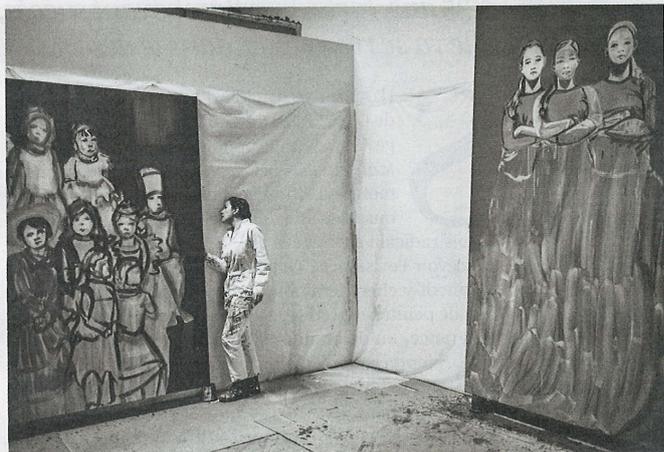
Sur d'immenses formats, tels les Nymphéas qui l'éblouirent enfant, Claire Tabouret peint des foules de visages dont elle scrute les destinées. A 35 ans, forte d'un flamboyant succès, elle va se ressourcer dans le désert.

Si l'on regardait aujourd'hui une photo de classe de Claire Tabouret, que verrait-on sur son visage? Sur les traits poupins et graves de cette «*enfant sérieuse, peu gaie*», surtout peu dupe du monde des adultes qui s'agitent, que lirait-on qui dise sa singularité? Cette façon bien à elle, à la fois radicale et mystérieuse, frontale et silencieuse, de percevoir l'existence? Quelle marque d'élection ou signe distinctif y chercherait-on, qui annonce son immense talent de peintre et prédise le succès à venir? Non seulement en France, où de grands collectionneurs tels François Pinault, bientôt suivi d'Agnès b., la repèrent en 2013. Mais aussi à l'international, des Etats-Unis à la Chine, où l'on se dispute désormais les œuvres figuratives de cette jeune Française de 35 ans. Des portraits de groupes d'enfants, tout d'abord, graves et muets, qui «*sans être dans le monde des vivants, ne sont pas non plus dans le monde des morts*». De leur regard mélancolique ou défiant, ils interpellent le spectateur. Et sont devenus sa signature – quasi iconiques.

Intenses, puissamment narratives même si pleines de non-dits, évoquant toujours l'intériorité d'individus en résistance, qu'ils soient seuls ou en groupe, ces toiles aux tons acidulés (l'artiste aime à les enduire d'abord d'une première couche fluo qui, ensuite, par effet de transparence, va les irradier d'une lumière électrique) semblent exercer une sorte d'attraction, susciter un désir, un attachement. Quelque chose d'énigmatique que Claire Tabouret ressent elle-même face à ses personnages sans pouvoir vraiment l'expliquer, si ce n'est par l'identification. Car ses tableaux sont autant de réflexions sur ce qu'est une trajectoire de vie. «*Qu'est-ce que la destinée, et qu'est-ce qui fait qu'un individu, doté d'une force hors norme, parvient, à un moment donné, à s'extraire de la place qui lui était assignée pour vivre une vie d'exception?*» s'est-elle souvent interrogée.

A la villa Médicis, où son travail, en dialogue avec celui de Yoko Ono, connaît ces jours-ci une forme de consécration, ses œuvres posent à nouveau la question. Et interrogent du même coup ce sentiment d'appartenance – à un groupe, à une ville, à un lieu... – qu'elle-même, sans attaches, n'a jamais connu. Née à Pertuis, dans le Vaucluse, de parents anglo-alsaciens venus d'ailleurs, elle a grandi comme une étrangère à Montpellier, dans les quartiers nord de la ville où un individu se définit d'abord par la communauté à laquelle il est soudé. Elle s'est toujours sentie différente dans le regard des autres. Pis: inexistante. «*Jusqu'au jour où j'ai compris que le groupe était en fait quelque chose de destructeur.*» Et que la solitude dans laquelle elle vivait était en réalité sa force.

C'est grâce à elle, et à la liberté qu'elle confère, que Claire Tabouret n'a eu aucun mal à s'installer à Los Angeles en 2015, sur un coup de tête, une intuition, alors qu'elle se rend pour la première fois dans la Cité des anges. A l'époque, son nom commence pourtant à provoquer une certaine »



Page précédente et ci-dessus, Claire Tabouret dans son atelier de Los Angeles, un hangar entouré d'entrepôts.

ébullition sur la scène parisienne – elle est montée à Paris faire les Beaux-Arts, de 2001 à 2006, puis s'est fixée dans la capitale. Mais plutôt que de s'installer dans la facilité, de risquer la redite, elle opte pour l'éloignement, l'inconfort, la mise en danger. Car elle aurait tout aussi bien pu être oubliée, enterrée, là-bas, sous les palmiers californiens. Sauf qu'elle a l'audace et le courage de ceux que rien ne leste. «*Je vis sans parachute*», dit-elle, capable de «*transporter, partout où [elle va], les éléments nécessaires à [sa survie]*». En l'occurrence, la peinture. Elle seule.

Claire Tabouret est littéralement tombée dedans à l'âge de 4 ans, lorsqu'on la mène voir les *Nymphéas*, de Monet, au musée. Aucun mot ne saurait rendre le délice, le vertige aussi, éprouvés face à cet océan de couleurs, dont elle se sent «*enveloppée*», baignée, immergée. De cette sensation, elle gardera toujours «*le manque*», n'ayant de cesse de chercher à la retrouver, en peignant à son tour, notamment sur des grands formats dans lesquels elle «*saute avec joie*» comme on saute dans un bassin. L'artiste a trouvé sa patrie : le pays des couleurs. Elle s'y meut avec aisance et précision (bien plus que dans le langage des mots, ciselé, minéral), faisant de son atelier son «*royaume*». Là, seule dans cet espace hors du temps, mue par «*un inépuisable désir qui est [son] bien le plus précieux*», mais aussi par un «*sentiment d'urgence*», une «*terreur*», «*la peur panique de n'avoir pas eu le temps de tout dire*», elle travaille des heures d'affilée, avec acharnement, jusqu'à épuisement, lançant toujours le chantier d'une nouvelle œuvre avant que celle en cours ne soit terminée.

A Los Angeles, où tout est plus vaste, «*on ne bouge pas pareil dans sa tête non plus*». Son royaume – un hangar de 400 mètres carrés entouré d'entrepôts, situé dans une zone industrielle – est immense. Elle s'y rend tous les jours en voiture, dans l'étincellement de cette lumière californienne donnée en abondance. Et goûte la poésie urbaine propre à cette mégapole tellement «*rafraîchissante*» (au regard d'une ville-musée comme Paris) et si «*pleine de douceur*»

(en comparaison de New York l'hypercompétitive). Dans cet exil qu'elle s'est choisi (à l'image de Blaise Cendrars, de Nicolas Bouvier ou d'Isabelle Eberhardt, ces écrivains voyageurs qu'elle chérit), elle connaît un nouvel envol, une phase de maturité, interrogeant davantage la condition féminine. Pétrie de cette «*colère sourde*» dans laquelle elle a grandi, celle d'avoir toujours été infantilisée, déresponsabilisée, par rapport à un frère (lui-même écrivain nomade, et avec lequel elle entretient une relation quasi gémellaire), elle multiplie les motifs de femmes conquérantes – femmes-amazones, chevaliers en armure, guerrières affrontant un paysage immense. Et séduit cette fois les grands collectionneurs américains.

«*La vie est plus grande que mes rêves*», confie aujourd'hui Claire Tabouret. Dans la liste secrète de ceux qu'il lui reste à réaliser, dans sa détermination et la clarté de ses ambitions, tout ou presque a déjà été coché. Après la villa Médicis ce printemps et une exposition à Shanghai cet automne, après une rétrospective, cet été, au Creux de l'enfer, à Thiers, et une autre à la Friche Bellé de Mai, à Marseille, en septembre ; après la décoration de la «*Chapelle des Enfants*», le mois dernier (un bijou de chapelle provençale du XVII^e siècle), que reste-t-il ?

Le Parc national de Joshua Tree. Face à l'«*accélération du temps*» de ces dernières années, il faut de nouveau à l'artiste une rupture. 2018 sera cette année de bascule à laquelle Claire Tabouret aspire. C'est bien pourquoi elle vient de s'acheter une cabane dans le désert. Une vraie cabane de chercheur d'or – le chapeau de son précédent propriétaire y était encore accroché à une chaise, lorsqu'elle a visité les lieux –, située à deux heures de Los Angeles, du côté de Palm Springs. Uniquement accessible en 4×4 : les voisins les plus proches sont à une demi-heure, si l'on excepte les crotales et les mygales. Il n'y a là ni eau courante, ni électricité, ni téléphone, ni Internet, et cela fait jubiler Claire Tabouret : «*Cette maison est un cadeau de la vie. Elle est un début de narration, un espace de réflexion, elle va devenir une source d'inspiration. Je vais pouvoir y prendre du temps pour lire, écrire, et inventer des choses radicalement nouvelles.*»

Au risque de disparaître, à nouveau, du paysage ? Ou plutôt de disparaître, cette fois, dans le paysage ? Claire Tabouret, pour laquelle «*l'état même d'artiste est une aventure intérieure, un voyage en soi*», et qui se reconnaît «*une attirance pour aller voir loin, loin, loin*», évoque sa fascination pour ces pairs qui ont poussé leur démarche de création jusqu'à rompre avec la société. Sa dernière exposition à L.A., «*Eclipse*», leur rendait d'ailleurs hommage. Telle la peintre canado-américaine Agnès Martin (1912-2004), qui quitta New York pour partir vivre au Nouveau-Mexique – non loin de là –, ou encore le Néerlandais Bas Jan Ader, qui disparut en mer en 1975, en une sorte d'ultime performance. «*Chaque fois, ces gens meurent en éclairant leur vie.*» Dans sa retraite de Joshua Tree, l'artiste aura certes le temps de réfléchir à leur destin. Et, pour sa part, insensiblement, de continuer d'écrire sa propre histoire, aux confins du mystère et de l'extrême ●

À VOIR

«*Yoko Ono et Claire Tabouret*», jusqu'au 2 juillet, Villa Médicis, à Rome, www.villamedici.it